



La clef de la rue. Gérard de Nerval et les portiers*

MICHEL BRIX

En décembre 1850, un petit journal satirique parisien, *Le Corsaire-Satan*, fait paraître un portrait de Nerval signé par le rédacteur en chef de ce périodique, Constant Laurent. Dans cet article, on pouvait notamment lire le petit récit reproduit ci-dessous¹ :

G. de N... aime tout le monde. – Je me trompe, il y a quelqu'un qu'il n'aime pas, qu'il déteste même aussi cordialement qu'une telle nature peut haïr : je veux parler du portier. Le Pipelet² est la bête noire de G. de N... Il aimerait cent fois mieux coucher à la belle étoile ou dans les carrières à plâtre, ces hôtels mal garnis de la bohème, que de gîter dans une maison à portier.

Malheureusement, les maisons comme les aime G. de N..., deviennent de plus en plus rares. À force de recherches, de patience et de bottes, G. de N... avait pourtant fini par découvrir ce qu'il cherchait : une charmante maisonnette blanche

* Les réflexions qui suivent ont été inspirées par la lecture d'un article récent de Catherine Talley, «Nerval, critique de la critique. La satire dickensienne des *Nuits d'octobre*», paru dans le numéro 208 de la revue *Romantisme* (2025/2, p. 107-117).

¹ Ce texte, publié le lundi 9 décembre 1850, a été retrouvé dans *Le Corsaire-Satan* par Jacques Bony, qui en a fait état en 1979 dans le fascicule II de la série des «Études nervaliennes et romantiques» (Presses universitaires de Namur), p. 17-23.

² Monsieur Pipelet est le nom d'un portier qui apparaît dans *Les Mystères de Paris* (1842-1843) d'Eugène Sue.

avec des volets verts, des touffes de lilas dans la cour, et point de portier dans la loge.

« C'est ici que je finirai mes jours », se dit notre poète en installant son mobilier, composé d'un lit, d'une table et d'une chaise : juste ce qu'il faut pour écrire et rêver.

Et il se hâta de passer un bail emphytéotique [*sic*] de 99 ans avec le propriétaire.

La première année n'était pas écoulée que la catastrophe de février [1848] éclatait. G. de N... plongé dans les mystérieuses combinaisons d'un drame allemand dont il avait trouvé le sujet dans une nouvelle espagnole, laquelle l'avait emprunté à un conte suisse publié par un romancier anglais, G. de N... s'occupait si peu de la révolution de Février, qu'il continuait à payer son terme écus sur l'ongle.

Le propriétaire savait bien son locataire original, mais il ne lui supposait pas ce degré d'excentricité. Un matin, il monte chez le poète, et s'ornant de son plus gracieux sourire, celui d'un propriétaire payé :

« Mon cher poète, dit-il, vous êtes le seul dont j'aie vu l'argent depuis trois mois. Mais un bon procédé en vaut un autre, et je vous ménage une surprise pour ce soir.

– Quelle surprise ?

– Vous verrez ; je ne vous dis que cela. À ce soir. »

Le soir venu, G. de N... après sa partie de domino au café Tabouret³, rentre dans son domicile, et trouve à sa porte... UN PORTIER !...

Transporté de fureur, son premier mouvement fut de retourner à l'Odéon ; mais après avoir repris son sang-froid, il réfléchit que l'Odéon était un peu loin, et il se décida à partir pour Constantinople.

[...].

G. de N..., de retour [de Constantinople] en France depuis six mois⁴, cherche encore une maison sans Pipelet. S'il n'en trouve pas, il paraît décidé à se faire concierge, pour ne pas avoir à parler au portier.

Comme le suggère Constant Laurent, au début du passage qu'on vient de lire, il est étonnant de découvrir que celui qu'on avait l'habitude – de son vivant déjà – de désigner comme « le doux Gérard », ou « le gentil Gérard », vouait une haine aussi

³ Le café Tabouret, ou Tabourey, était situé à Paris, au 20 de la rue de Vaugirard, à l'angle de la rue Rotrou, derrière l'Odéon.

⁴ Si l'on suit la chronologie fournie par Constant Laurent, Nerval serait parti à Constantinople pendant le printemps de 1848, et serait resté en Turquie jusqu'au printemps de 1850. Ce voyage est à l'évidence imaginaire. La présence de Nerval à Paris, durant ces deux années, est plus d'une fois attestée.

marquée à une catégorie de personnes bien définies, en l'occurrence les portiers. Ce fait ne semble pas constituer une invention du rédacteur en chef du *Corsaire-Satan* : Nerval « aim[ait] tout le monde », certes, mais pas les portiers ! Plusieurs témoignages confirment en effet que cette détestation fut aussi réelle que persistante, voire permanente. Au cours de l'été de 1839, donnant quelques conseils à son ami Édouard Ourliac qui s'apprêtait à aller rendre visite à Balzac (lequel louait à l'époque un logement au 108 de la rue de Richelieu), Nerval lui recommanda notamment d'écrire au préalable un billet au romancier, qu'on a conservé, et où on lit : « [...] il [Gérard] me prévient en même temps que votre portier m'empêchera de monter, ayez la bonté de le museler⁵ ». On ne s'attend pas spécialement à voir le « doux » Gérard associé à des conversations préconisant de « museler » quelqu'un qui n'accomplit en fait que son devoir (interdire l'accès aux étages de l'immeuble à des inconnus). Mais d'autres exemples encore illustrent l'aversion qu'affichait Nerval pour les membres de l'humble corporation des portiers. Ainsi, il présente ceux-ci très défavorablement dans *Promenades et Souvenirs* (1854-1855), où il rappelle qu'un jour – cherchant un logement dans Paris à un prix modéré, et acceptable pour ses finances, – il s'était entendu demander par un portier s'il avait un état « pour lequel il fallût du jour ». À quoi notre auteur avait rétorqué qu'il lui en fallait « pour l'état de [sa] santé ». Le portier, en l'occurrence, lui proposait de louer dans son immeuble un petit meublé, dont « la fenêtre de la chambre s'ouvr[ait] sur un corridor qui n'[était] pas bien clair⁶ ».

Mais plus encore. Deux ans avant le récit de cette anecdote peu flatteuse pour les portiers, et tout aussi saugrenu que cela puisse paraître, Nerval s'était attaqué à ceux-ci pour des motifs... littéraires ! Les portiers l'empêcheraient, en substance, de pratiquer l'esthétique, ou la poétique, à laquelle notre auteur s'était rallié. Cette esthétique est le réalisme, que déterminent essentiellement deux caractères : en premier lieu, l'écrivain se met en scène dans ses œuvres et raconte ses souvenirs, ou fait le récit de ce qui lui arrive dans la vie de tous les jours ; ensuite, ledit écrivain s'emploie à représenter le monde contemporain, y compris dans ses aspects les moins séduisants, et sans aucune volonté d'idéalisation. Mais en quoi les portiers pouvaient-ils bien contrarier les desseins et les activités des auteurs « réalistes » ? Nerval fait la lumière sur ces griefs dans un récit intitulé *Les Nuits d'octobre*, publié au cours de l'automne de 1852, et sur lequel il vaut la peine de s'arrêter plus longuement.

⁵ H. DE BALZAC, *Correspondance*, édition Roger Pierrot et Hervé Yon, Paris, Gallimard / « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 2011, 553.

⁶ G. DE NERVAL, *Oeuvres complètes*, éd. Jean Guillaume et Claude Pichois, Paris, Gallimard / « Bibliothèque de la Pléiade », t. III, 1993, p. 671.

Les articles constituant *Les Nuits d'octobre* (cet ouvrage, paru dans un périodique, *L'Illustration*, ne fut jamais publié en volume du vivant de Nerval) font le récit de déambulations, racontées par le signataire à la première personne du singulier, à l'intérieur de Paris, puis autour de Paris, à Meaux et dans le Valois. Au début du texte, on découvre le narrateur attablé dans un café parisien ; désœuvré, il tombe par hasard sur un numéro récent de la *Revue britannique*, publiée en France, et lit un article, « La Clef de la rue », que la *Revue britannique* avait traduit d'un périodique paraissant à Londres sous la direction de Charles Dickens, *Household Words*⁷. « La Clef de la rue » propose le compte rendu, par un promeneur, d'une nuit entière passée dans les rues de Londres. Le ton du texte est assez désenchanté : aux yeux de celui qui parle, il s'agit d'une expérience des plus désagréable, surtout quand on est gagné par la fatigue, au fur et à mesure que la nuit avance, et que l'on n'a pas sur soi de quoi se payer une chambre dans un hôtel. Le narrateur des *Nuits d'octobre* ne nous dit mot cependant de l'état d'esprit, maussade et dépité, de l'auteur anglais, et nous laisse même croire, une fois qu'il a terminé de prendre connaissance de l'article de la *Revue britannique*, que l'expérience a été plaisante et même bénéfique pour le noctambule comme pour ses lecteurs : « Qu'ils sont heureux les Anglais de pouvoir écrire et lire des chapitres d'observation dénués de tout alliage d'invention romanesque⁸ ! » Le narrateur nervalien, à l'évidence, n'envisage le récit paru dans la *Revue britannique* que d'un point de vue littéraire : les écrivains anglais peuvent se livrer, autant qu'ils le souhaitent, et sans rencontrer quelque difficulté que ce soit, à des entreprises « réalistes » (peindre la ville de Londres la nuit, par exemple). Veut-il suggérer que les Français ne peuvent point les imiter ? Et pour quel motif ? C'est ici qu'il y a lieu d'incriminer, à nouveau, les portiers. Outre-Manche, et comme il est rappelé au début du texte anglais, les noctambules disposent d'un « passe-partout » (c'est la « Clef de la rue »), qui leur confère une liberté de mouvement inconnue en France et qui leur permet notamment de rentrer chez eux à l'heure qu'ils ont choisie⁹. Ainsi, le narrateur lui-même confie que

⁷ Le titre complet de l'article paru dans la *Revue britannique* est « Mœurs. La Clé de la rue, ou Londres la nuit, par Charles Dickens [sic] ». On note que Nerval, dans son propre texte, écrit « Clef ». Et on a découvert aussi, en se rapportant à l'original anglais, que Dickens, bien que directeur de la revue anglaise, n'était pas l'auteur du texte original, qui revenait en fait à un certain George Augustus Sala. Enfin, une dernière précision : ce magazine londonien tirait son nom d'un vers de Shakespeare figurant dans *Henry V* (« Familiar in his mouth as household words ») [« Familiers dans sa bouche comme des mots d'usage courant »].

⁸ G. DE NERVAL, *Oeuvres complètes*, éd. citée, t. III, vol. cité, p. 314.

⁹ Pour des raisons qui ne sont pas explicitées, l'auteur anglais ne disposait pas de son « passe-partout », la nuit où il fut amené à errer dans Londres.

– pour s’être rendu plusieurs fois en Angleterre – il connaît les nuits de Londres¹⁰. Mais paradoxalement il ignore tout des nuits parisiennes ! La situation est en effet toute différente en France, où les résidents d’un immeuble ne disposent pas, à l’inverse des Anglais, d’un passe-partout, et doivent, pour rentrer chez eux en pleine nuit, réveiller leur portier pour qu’il vienne leur ouvrir. En conséquence, le portier connaît les habitudes nocturnes de tous les locataires, et – compte tenu des rumeurs malveillantes dont peut être l’objet un individu déambulant dans Paris à trois heures ou à quatre heures du matin – celui qui renouvelle un peu trop souvent ce genre d’expéditions apparaît bientôt comme « un homme qui n’a pas de conduite¹¹ ». Pareille situation pousse la plupart des Parisiens à rentrer tôt : « À minuit, tout le monde pense avec terreur à son portier¹² », et tout le monde se sent plus ou moins contraint de regagner son gîte sans tarder, avant que son portier ne se couche. De la sorte, la seule existence du portier limite à un réalisme « partiel », qui exclut la vie nocturne, les écrivains français vivant à Paris, alors que les Anglais, eux – habitants d’une « heureuse ville où le portier manque, – où l’on a négligé de l’inventer¹³ » –, disposent de la « clef de la rue », c’est-à-dire qu’ils ont toute liberté de décider eux-mêmes de l’heure de la nuit à laquelle ils rentreront se coucher, et qu’ainsi, ils ne sont jamais freinés dans leurs entreprises littéraires : « [...] à Londres, chacun ayant un passe-partout de la porte extérieure, rentre à l’heure qu’il veut¹⁴. » Des Anglais et des Français, ce sont à l’évidence les seconds qui sont soumis à une situation inique, car « [u]ne grande capitale ne devrait jamais dormir¹⁵ ». Est ici en cause la spécificité parisienne des portiers, responsables d’une bien fâcheuse entrave à la création littéraire.

En fait, pour un auteur français, le seul moyen de contourner cette situation, c’est de passer la totalité de la nuit dans les rues, et de ne rentrer chez soi que le matin, lorsque la porte de l’immeuble est ouverte. On conviendra cependant que tout le monde n’a pas la possibilité de dormir la moitié de la journée qui suit. C’est pourtant ce que le narrateur des *Nuits d’octobre* décide de faire : ayant raté le train du soir qui devait le conduire à Meaux, et contraint d’attendre jusqu’au matin qui suit le départ du prochain train, il décide de ne pas rentrer chez lui et de passer la nuit dehors. Mais où et comment – pour ce profane – entrer dans les cercles de l’enfer auquel s’apparente la nuit parisienne ? C’est alors qu’un ami rencontré providentiellement sur le boulevard,

¹⁰ Un article de voyage de Nerval, paru dans *L’Artiste-Renue de Paris* du 20 septembre 1846, s’intitule précisément : « Une nuit à Londres ». L’auteur avait séjourné à Londres quelques semaines avant la publication de ce texte.

¹¹ G. DE NERVAL, *Œuvres complètes*, éd. citée, t. III, vol. cité, p. 320.

¹² *Ibid.*, p. 315.

¹³ *Ibid.*, p. 319.

¹⁴ *Ibid.*, p. 320.

¹⁵ *Ibid.*

et qui apparemment ne se soucie pas de sa réputation, puisqu'il connaît le Paris nocturne par cœur, va jouer auprès du narrateur le rôle tenu par Virgile avec Dante, dans *La Divine Comédie*¹⁶.

La suite des *Nuits d'octobre* fait apparaître la figure d'autres opposants à la pratique et à la diffusion en France de l'esthétique réaliste : les critiques des grands journaux, qui veulent que les œuvres littéraires fassent la part belle à l'« invention romanesque » (c'est ce qui est rappelé au narrateur par un article de journal lu à Meaux) ; les professeurs d'université et les académiciens, qui condamnent l'intérêt des réalistes pour les choses du commun et pour la vie du peuple (le narrateur fait un rêve où il est confronté, comme un accusé lors d'un procès, à ses anciens maîtres de la Sorbonne) ; enfin, la maréchaussée, qui appréhende et emprisonne les flâneurs suspects, ou – le vagabondage étant interdit à l'époque – ceux qui ont eu le malheur d'oublier leur passeport (c'est ce qui arrive du reste au narrateur lui-même à Crespy-en-Valois, où il passe une nuit au cachot). Rien d'étonnant dès lors à entendre ce pauvre narrateur, épuisé d'avoir à affronter tant de vents contraires, s'exclamer : « ... Je m'arrête. – Le métier de *réaliste* est trop dur à faire¹⁷. » Il aurait pu ajouter : « en France ». En France, les critiques, les professeurs d'université, les académiciens et les gendarmes s'associent pour entraver « [l]e métier de *réaliste* ». Mais il y a pire encore. En exerçant un contrôle des plus préjudiciable sur les allées et venues des écrivains, et en les privant notamment, la nuit, de la « clef de la rue », les portiers prennent place eux aussi – à suivre l'auteur des *Nuits d'octobre* – au premier rang de cette espèce de police littéraire qui fait feu de tout bois pour bouter le réalisme hors des lettres françaises. Voilà peut-être de quoi justifier l'aversion que le « gentil Gérard » – pas toujours si « gentil », finalement – éprouvait pour l'ingrate activité des portiers.

Copyright © 2026 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cet impromptu :

Michel Brix, *La clef de la rue. Gérard de Nerval et les portiers* [en ligne], Impromptu #85 (15 février 2026), Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2026. Disponible sur : <www.arllfb.be>

¹⁶ La critique a cherché parmi les amis et relations de l'auteur le modèle de cet « ami » noctambule évoqué dans *Les Nuits d'octobre*. En fait, il pourrait bien s'agir tout simplement de Nerval lui-même, qui se présenterait de la sorte « dédoublé ». Il y a indéniablement une part de fiction dans *Les Nuits d'octobre*, puisque de nombreux témoignages attestent que Nerval – flâneur nocturne – savait tout du Paris la nuit, et que ces connaissances, associées à un noctambulisme invétéré, entraient pour beaucoup dans la petite célébrité dont jouissait l'auteur de son vivant.

¹⁷ G. DE NERVAL, *Œuvres complètes*, éd. citée, t. III, vol. cité, p. 342.